

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 3

Artikel: L'ancien costume des habitants de Montreux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184170>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On ne craint plus tant les relations avec le dehors, on commence à les rechercher.

Et le tableau change de nouveau. La pierre a fait place au métal, au bronze et puis au fer. On ne veut plus rester au fond des vallées obscures dans des trous de rochers mal fermés contre les intempéries des saisons. On construit sur terre et l'on embellit la demeure ; les objets de ménage deviennent nombreux, la poterie plus fine, l'habillement plus complet, plus soigné. Les produits de l'industrie ne portent plus ce caractère du passager, mais sont faits pour la durée, et l'on ménage les choses comme on mesure le temps.

La chasse et la pêche ont été reléguées au deuxième rang, car on s'est vite aperçu que l'agriculture, l'élève du bétail et l'échange des produits de l'industrie rapportaient davantage. — La maison s'agrandit, et avec elle l'étable, les provisions abondent. — L'homme enfin commence à jouir d'une existence plus facile, d'une vie plus agréable. — Il se civilise.

Déjà aux besoins essentiellement physiques de cette vie barbare se sont joints les besoins sociaux, et le langage, pour pouvoir les exprimer, s'amplifie et s'enrichit de nouveaux termes et de nouvelles formes qu'il emprunte aux voisins.

La suite du tableau appartient à l'histoire. Car bientôt la famille s'est développée en tribu, la tribu en nation ; et pendant que dans le cours des siècles, la sagesse patriarcale et les notions traditionnelles de droit et de justice se codifient, que la morale et les idées éclairées luttent avec la force brutale, la ruse et l'ambition, pendant que le sort de nations entières est décidé sur d'immenses champs de bataille, la vase et la tourbe ou les éboulements ensevelissent la demeure barbare de l'ancêtre.

LE CONVOI D'UNE MÈRE

(RÉALITÉ)

Nous étions là !... suivant un noir cercueil,
Par un triste matin, quand la nature en deuil
A dépouillé nos bois, voilé toute espérance,
Que tout nous fait pleurer et parle de souffrance.

Dans ce sombre convoi, pas de cris, peu de mots !
Dans les grandes douleurs on parle par sanglots.
La nature avec nous pleurait sur ce cortège,
Sur la bière semant son blanc linceul de neige.
Les parents, les amis, au pas, silencieux,
L'œil morne, abaissé, s'avançaient deux à deux.

C'était, ô triste sort ! le convoi d'une mère
Qu'on allait à trente ans déposer en la terre.
Son jeune époux suivait ; près de lui, son garçon ;
D'autres, petits encor, restaient à la maison.
Leur mère qu'on aimait, leur mère, jeune et forte,
Pour mettre au monde un fils, en trois jours était morte.
L'enfant ne naquit point ; on plia son berceau ;
Le sein qui le conçut fut aussi son tombeau.

Pour tous deux on creusa la fosse au cimetière.
Sous un tapis de fleurs, on descendit la bière.
L'époux seul s'approchant de ce sinistre lieu
Le sondu du regard dans un suprême adieu :

« Adieu, toi que j'aimais, se dit-il à lui-même,
Trésor prêté de Dieu dans sa bonté suprême,
Adieu, femme adorée, ô mes tendres amours !
Mon œil te dit : à Dieu ! mais tu vivras toujours ! »

Et nous, nous pleurons tous ! Que faire en ces alarmes ?
Nous baptisons l'enfant du plus pur de nos larmes.

Quand le pasteur eut lu le Nouveau Testament,
Qu'il eut dit un « amen » qui monta tristement,
Quand sur le noir cercueil, ce bonheur qui s'engouffre,
La terre par trois fois eut bondi dans le gouffre...
On vit un homme noir, la pelle d'une main,
Tenant bas son chapeau et l'œil sec, inhumain,
Saluer souriant, comme en un jour de fête,
Et s'écrier bien haut d'une voix satisfaite :
« Tout est fini, Messieurs, on peut se retirer ! »
Ce fut le coup final. On dut se séparer.

Non ! tout n'est pas fini ! nous avons l'espérance,
Les promesses du Christ qui calment la souffrance.
Nous croyons en un Dieu ! sinistre fossoyeur !
A la nuit du tombeau succède un jour meilleur.
(Journal évang.) Alf. CÉRÉSOLE.

L'ancien costume des habitants de Montreux.

Nous trouvons dans un ouvrage écrit en 1834 d'intéressants détails sur ce charmant costume, qui commençait alors à disparaître et qui a maintenant complètement disparu. Il s'agit d'une jeune fille de la localité.

« Adèle, comme la plupart de ses compatriotes, est jolie, agaçante, pleine d'amabilité. Son vêtement simple et d'une propreté décente, relève le piquant de sa physionomie. Elle porte un jupon de coutil bleu étoilé, sur lequel descend un tablier d'indienne à fond blanc ; un de ces jolis corsets qui dessinent si bien la taille des paysannes de Montreux ; un fichu rose, croisé sur la poitrine et noué par derrière ; des bas blancs bien tirés et des souliers qui doivent la gêner un peu à cause de la petitesse de leur dimension ; enfin le petit chapeau de paille complète l'ensemble de son accoutrement, qu'on peut regarder comme le type du costume national de cette contrée.

Mais déjà bon nombre de nos belles vaniteuses ont remplacé le gros fichu qui les garantissaient des rhumes dangereux par la légère collerette et la gaze à jour, prétendant que celles-ci ont le mérite d'être plus fraîches en été. On remarque aussi que nos naïves paysannes ne vont plus les cheveux flottants ou noués négligemment par derrière. Elles les relèvent en tresses élégantes, retenus par de beaux peignes d'ivoire, ou les enferment adroitement sous leur jolie coiffure à dentelles.

L'usage des rubans roses, verts, tricolores, est devenu fréquent. Le simple jupon se change en robe aux longs plis et à manches bouffantes. Le mince cordon du tablier n'étrangle plus une taille que la nature a faite élégante et qu'on trouve plus gracieusement dessinée par une ceinture munie d'une brillante agrafe. Seul, le petit chapeau de paille tient encore. A peine remarque-t-on par-ci par-là quelque parodie des chapeaux à la française et cela seule-

ment parmi les coryphées de la commune, madame la présidente, madame la justicière, madame la cabaretière; bref, les notabilités de l'endroit.

L'exemple de la réforme donné par les femmes n'a pas tardé à être suivi par les hommes. Les *haut-de-chausses* sont oubliés depuis longtemps. On a trouvé les pantalons plus commodes. Les larges boucles et les grands clous ont disparu des souliers. Nos villageois ont reconnu l'avantage d'un petit pied; cette partie du corps a maintenant sa part des soins donnés à la toilette: on le lace, on l'orne d'un bouquet de rubans, on le façonne, c'est-à-dire qu'on chausse des souliers à faire venir des cors, bravant la douleur pour avoir un pied mignon.

Le frac a aussi remplacé l'habit à longs pans, et les gros bonnets de laine ne coiffent plus que quelques têtes de vieillards qui les conservent avec la queue, en dépit de la mode et des utiles préceptes de la civilisation. Messieurs nos villageois portent maintenant des casquettes à la *parisienne*, et ils ont substitué les *Caudebecs* aux chapeaux à la *Frédéric*. Peut-être eussent-ils conservé l'immortel tricorne s'ils avaient prévu qu'il acquerrait tant de célébrité en ornant la tête du caporal en Corse, du chef de bataillon à Toulon, du général en Italie, du premier consul en Egypte, de l'empereur en France, en Allemagne, en Russie, de l'exilé dans l'île d'Elbe, du prisonnier à Ste-Hélène!...

Genève, le 18 janvier 1877.

Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*.

Le fait suivant qui s'est passé dans une ville de la Suisse romande est assez amusant pour solliciter une petite place dans vos colonnes. Il a du moins le mérite d'être vrai.

Deux frères jumeaux, d'une parfaite ressemblance, comme nous en avons aux Eaux-Vives, pour le physique et la voix, voulurent un jour s'égayer aux dépens d'un pauvre barbier qui ne les connaissait point. L'un d'eux l'envoya donc chercher pour se faire raser et l'autre se cacha dans la chambre à côté. Lorsque François fut rasé à demi, il se leva sous prétexte qu'il avait une petite affaire pressante et alla rejoindre son frère Louis. Il le savonna sur une joue (tout étant prêt pour cela), lui mit son linge autour du cou et l'envoya à sa place.

Le barbier voyant que celui qu'il croyait avoir rasé à demi avait encore toute sa barbe à faire, fut étrangement surpris: « Comment, dit-il, voilà une barbe qui pousse en deux ou trois minutes! C'est un peu fort! »

Le jumeau affectant un grand calme, lui dit: « Quel conte me faites-vous-là? »

Et le figaro de lui expliquer tout naturellement ce qu'il a fait et ce qui est arrivé. « Je vous ai rasé d'un côté, j'en suis sûr, et je n'y comprends rien du tout. »

— Mais je crois que vous rêvez, monsieur.

— Oh! je m'y ferais plutôt hâcher! répond le

barbier. Il faut que je sois fou, ou qu'il y ait ici de la magie.

Puis il reprit sa besogne en poussant de temps en temps une exclamation sur cet inconcevable incident.

La barbe de François étant terminée, celui-ci se rend auprès de son frère qui revient bientôt avec le linge autour du cou et la joue gauche savonnée. « Allons, dit-il au barbier d'un ton sec, j'aimerais cependant vous voir une fois achever votre besogne, ceci commence à m'impatisser. »

Pour le coup, le barbier tombe sur une chaise, reste confondu, et n'a plus la force de parler. « Le diable est ici dans la chambre où je perds mon nom, s'écrie-t-il après un moment de silence. »

Reprenant le rasoir sur l'insistance de son client, le pauvre homme put enfin achever son ouvrage; mais il n'en dort plus et va raconter à droite et à gauche cette mystérieuse histoire, qui finira par lui faire perdre complètement la tête.

Berbitchon et lo tsemin dè fai.

Berbitchon n'avâi jamé étâ ein tsemin dè fai. N'avâi pas occasion dè tant corattâ coumeint lè dzeins d'ora que sont adé su la route; et l'avâi sa Bronna et son tsai à redallès po allâ ao martsî et po menâ à mâodré. Tot parâi ia cauquîe teimps déves-sâi allâ à on einterrâ dâo coté dè Maracon, et sè dè-cidâ à montâ dessus on trein. L'étâi tráo llien po allâ avoué lo tsai, kâ du pè vai lo Veyron tant quîe lé, lâi a on rudo bet. « A la garda! se sè dese, faut espérâ qu'on âodrà sein vaissâ. » Ye part don po la garâ avoué sa veste dè noce et son tsapé dè coumen-ion qu'avâi on grand crêpe einvortolhî, que cein fasâi on pecheint mougnon, que n'avâi pas fauta dè lâi fêrè derè iô l'allavè, et demandè on beliet dè *troisième*, po cein qu'on va tot asse rudo qu'avoué lè z'autro, que sont po lè fins monsus et po madama la menistrè.

L'est bon. Sè va chetâ que dévant, dèzo lo couvai et quand lo tsemin dè fai arrevâ, iavâi 'na pecheinta reintse dè clliâo vagon. Sè trovâvè decoutè la comotive et traçâ ein derrâi po tsertsi lo vagon iô dé-*vessâi* eintrâ. Quant l'eut trovâ, l'âovrè la portetta, s'aminè dèdèin, et sè chîtè su clliâo bio bancs tot gris, qu'on arâi de 'na cutre, tant cein étâi dâo et sè peinsâvè: « n'est pas l'eimbarras, lâi fâ destrâ bon; on sè pâo appoyî, que l'est pertot dâi coussins; » et fasâi dinsè dâi petitès dzevatâières po cheintrè se iavâi dâo du; mâ po dâo du, n'iavâi rein dè du. Sè trovâvè quîe tot solet, et ion dâo tsemin dè fai qu'avâi met 'na carletta d'allemand et qu'avâi onna petita giberna, eintrè vers li et lâi demandè sa carta. La lâi baillè.

— Vous ne devez pas être ici, dite-voi, que lâi fâ stu l'homme; vous avez un billet de *troisième*, sortez et allez en allez en arrière. Et cé coo passé à n'autro vagon.

Berbitchon dècheind, revouâtè clliâo vagon et sè